

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alain ROSSMANN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 271-274

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## CHRONIQUE DU COLLEGE

Après nous avoir laissé piaffer d'impatience dix jours durant, sans nous voir perdre l'espoir d'une promenade aux châtaignes, on nous lâcha enfin sur Lavey ; mais les châtaignes, elles, avaient fini de nous attendre. Que la région soit riche en sel, tous mes lecteurs le savent ; mais qu'elle produise encore une telle quantité de charbon, voilà qui est nouveau. Ne nous plaignons du reste pas trop, car notre organisme a besoin de carbone comme il a besoin de fer, pas vrai, « Belette » ? Mais quittons l'atmosphère fumeuse de Cries et jetons un coup d'oeil vers l'étude des Moyens qui concilie le salon de coiffure — l'on s'y peigne et l'on s'y rase — et un campement d'indiens : on y ligote, torture et grille tout visage pâle. L'étude des Grands, elle, tient le juste milieu entre la salle d'opéra (quand le chat est loin, les oiseaux chantent) et la taverne douteuse de la St-Nicolas !

Gagnons ensuite l'étage supérieur ; je passe sur la pointe des pieds devant certaines portes de Physiciens. A propos de ces portes, il serait peut-être un peu long de vous expliquer le fonctionnement du récalcipho-super-réacto-magnétisautomaticateur que le très modeste ingénieur Despond a mis au point, et qui lui permet d'ouvrir sa porte en appuyant sur une pédale placée sous sa table. L'appareil est appelé à rendre les plus grands services dans les cas de rentrées nocturnes, comme celles de certains Agauniens qui furent attendus jusqu'à trois heures du matin, au moins, par trois bons chanoines armés de gourdins et de « avertos ».

Passons maintenant au dortoir des Grands et glissons sur certains billets doux qui s'échangent entre Miss Dortoir et les sous-locataires. En voici un, par exemple :

« Je dire à Mossieu Säpi, pasque vou ave pri un coutô — Vou ave tros dou chéni ; la prochène foi, sa faira une amende ! »  
T'as compris, Bourdin ?

A ces tristes constatations s'ajoute celle-ci — maintenant, si mon lecteur est debout, je le prie de s'asseoir — ; il n'y a plus de rats au dortoir ! Alors qu'auparavant, il fallait prendre mille précautions à chaque pas, pour ne pas écraser la queue de l'un ou défriser la moustache de l'autre, vous pouvez actuellement faire trois fois le tour des chambres sans trouver le moindre petit rat pour vous saluer au passage. Ce fait unique depuis la fondation de l'Abbaye (en 515) est l'œuvre du chanoine Ceppi. Oh ! il n'a pas lieu d'en être bien fier, ça non ! Venir nous priver de ces discrets compagnons de cellule... Le résultat de ce nettoyage est que le prix du rat a subi une hausse extraordinaire, et que seuls quelques richissimes particuliers peuvent s'offrir le luxe d'un rat privé.

Cela est vrai pour Putallaz, par exemple, qui, au cours de ses longues nuits d'étude, avait fait la conquête d'un saint homme de rat, sous la clarté fumeuse d'une bougie d'autel. Le voilà d'un coup privé d'un répétiteur zélé, d'un soutien moral

précieux, d'un tourne-pages stylé, et d'une caisse à ordures aussi peu encombrante qu'efficace. Plutôt que de venir chercher les rats parmi les planches, M. Ceppi ferait mieux d'installer un bar-tea-room dans le vestibule des toilettes, car le coin a les faveurs d'un nombreux public qui s'y rassemble chaque soir.

Une des attractions du lieu — et non des moindres — c'est la chaleur des tuyaux de chauffage auxquels il suffirait de fixer un robinet pour avoir déjà l'eau chaude du café-kirsch... Avec les bénéfices de l'entreprise, on installerait facilement un petit réchaud à méta et l'éclairage nocturne aux dernières chambres qui ne le possèdent pas encore. On pourrait même fondre encore quelques clefs du dortoir, si jamais il restait quelqu'un qui ne l'ait déjà. Mais ceci m'amène sur un autre chapitre : celui du scandale des lampes.

Voici les faits : Un jour, ou plus certainement dans l'ombre protectrice d'une nuit, éclata un complot destiné à procurer à nos corps las, le repos que réclament nos paupières alourdis et nos bâillements sonores. Il s'agissait simplement de dévisser les ampoules et de réduire le hululement de la sonnette matinale à un soupir d'étudiant face à l'inspecteur. Tout était donc prêt, et pour gagner du temps, une ampoule sur deux avait été supprimée. Seulement, une conjuration dut éclater au sein du complot, car le lendemain matin, la lumière se fit tout de même, et nos braves surveillants suppléèrent par des cris aux déficiences de la sonnette.

Inutile de dire que M. Vogel entreprit les recherches approfondies qui s'imposaient pour découvrir le coupable.

*De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,  
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires...*

Rien n'y fit. Or voilà qu'un bruit calomnieux circule de bouche à oreille ; l'audacieux malfaiteur, l'ignoble esprit pervers, celui qui brave les foudres d'un règlement millénaire, qui se rit de l'autorité, qui défie toute recherche — et pour cause — c'est le surveillant principal. Eh oui ! Lui-même ! L'eusses-tu cru ?

Cette thèse fut soutenue par M. Gianetti, qui se basait sur la preuve lumineuse que seules avaient disparu de son dortoir les lampes qui éclairaient le mieux. Pris d'un terrible soupçon, il alla visiter la volière du surveillant principal. Pas d'erreur ! Toutes les ampoules se trouvaient là, dans la table de nuit. Dès lors, le bras de la justice divine, ajustant d'un coup ses lunettes, prépara dans le silence des rangs le plat de la vengeance qui serait mangé dans les rigueurs du dortoir... Connaissant le point faible de l'adversaire, M. Gianetti décida de le réveiller une petite demi-heure à l'avance.

Aussi, le matin du dernier lundi de novembre, glissa-t-il comme un fantôme de rat sur les planches vermoulues du dortoir, et, arrivé dans sa chambre, il alluma toutes les lampes et fit hurler la sonnerie. Le résultat ne se fit pas attendre... et M. Vogel non plus, qui apparut soudain boutonnant sa soutane d'une main et jurant de l'autre. M. Gianetti réalisa en une seconde l'imminence du danger, et, pour sauver les apparences et sa

soutane, il se réfugia sous son lit en attendant que le danger s'éloigne...

Parmi les histoires qui ne supportent pas la pleine lumière, citons celles qui se racontent chez les Philosophes, à table. M. le Directeur, pour y voir plus clair, fit placer sur leurs têtes un véritable projecteur, qui fut du reste mal accueilli. « On se paie de notre poire ! », constatèrent-ils, et l'ampoule trop forte fut d'abord supprimée, puis remplacée par une lampe plus normale.

Toujours dans les effets de lumière, nous allâmes à Bex voir un beau film « *Eroïca* ». Si l'immortelle musique avait quelques défauts de sonorisation, Beethoven y était magistralement joué. Nous tenons ici à remercier Arnold et de Werra — entre les deux, mon pied balance — pour les explications qu'ils ont bien voulu nous prodiguer le film durant. Pour ceux qui n'avaient pas encore tout compris, des appréciations supplémentaires étaient données gratuitement tout le long de la route qui nous ramenait à la Royale.

La musique nous fut spécialement favorable ce trimestre, puisque nous eûmes la joie d'accueillir en notre ville la pianiste Jacqueline Blancard, de Genève. Si sa voix fut perdue pour le public, son admirable talent nous subjuga par sa virtuosité et sa précision. Merci à cette grande artiste d'être venue nous apporter un message de Bach que nous n'oublierons pas de si tôt.

Les musiciens furent encore comblés d'harmonie et de châtaignes le soir de la Sainte-Cécile, « hou... hou hou... hou » comme nous chanta le duo de MM. Berclaz et Rappaz. Avec le sublime de cet hymne aux savoureuses paroles, divers artistes dévoilèrent leur jeune talent. A la fin de cette charmante soirée, M. Pasquier remit à notre cher Directeur un casque de motocycliste, don du chœur pour ses quarante ans d'activité chorale.

Mais « Time is Monney », et puisque j'ai parlé de M. Pasquier voici vite à son sujet une petite histoire. Elle n'est peut-être pas très récente, mais, comme toutes les histoires de Marius, passablement drôle. Le sympathique chanoine errait aux alentours de la librairie St-Augustin, quand il aperçut une gamine de dix ans, son élève de violon. La gentille gamine tenait en laisse un non moins gentil caniche. M. Pasquier s'approche et lui demande :

« Comment s'appelle ce mignon toutou ? » La gamine avance la moue d'une personne dont on vient de blesser le sentiment ! Voyant qu'il n'obtiendrait rien de la petite boudeuse, M. Pasquier s'adresse au chien, en espérant que celui-ci donnerait un signe de compréhension à l'appel de son nom : « Médor ?... Rex ?... Mirza ?... Jack ?... » Exaspéré de ces outrages, le chien eut une réaction imprévisible : il s'approcha brusquement de l'offenseur, leva la patte contre la soutane, et avant que le chanoine ait eu le temps de dire : nom d'un chien ! l'irréparable était fait !

On dit que M. Pasquier en est resté bec de gaz...

Deux mots encore sur la fête de l'Immaculée Conception, où S. Exc. M. Chauvel, ambassadeur de France, remit à Monseigneur la Croix de la Légion d'Honneur, et aux étudiants un



A la basilique  
le trône de  
l'Immaculée

congé qui, cette fois, ne sera pas trop théorique. Et ici, je dois bien un petit coup d'encensoir au chanoine Terraz pour les miracles symphoniques qu'il fit ce jour-là, aux audacieux décorateurs surréalistes pour le cadre original qu'ils firent à la Vierge — sortirait-on des traditions ? — et au R. P. Vicaire qui nous prêcha ce jour-là.

Parmi les fêtes, citons encore celles de MM. Bérard, Gianetti, Maillat et Rappaz.

Je laisse à mon successeur les appréciations sur le « *Sorcier du Ciel* » que nous allâmes voir l'après-midi, et je termine par cette communication que Sœur Nathalie me prie d'insérer ici : « Vu le beau temps qui persiste, l'Infirmier sera parée pour dès le 15 décembre, jour d'ouverture officielle de la saison mondaine. Il reste encore quelques lits à louer. Si vous voulez jouir des possibilités de divertissement et de détente qu'offre un établissement aussi spécialisé que le nôtre, réservez vos places à l'avance, et n'attendez surtout pas d'être malade pour venir nous trouver. »

Je pense que c'est ce qui reste à faire en cette morose saison de brouillards et de faux... gels, qui semble dire, avec ses senteurs de sapin de Noël et de livret scolaire : « Pas de rêve ski ».

Alain ROSSMANN, hum.